

Les extraterrestres, entre science et culture populaire

Un dossier de cinq pages sur les extraterrestres : *Le Monde diplomatique* aurait-il perdu la tête ? L'idée que la vie – sans même parler d'une « intelligence » – existe en dehors de la Terre est pourtant on ne peut plus banale. Dès l'Antiquité – avec Plutarque et ses Sélénites –, jusqu'à David Bowie et ses araignées de Mars, quiconque lève le nez pour observer les étoiles se prend à imaginer des êtres lointains et néanmoins proches... Dans le sillage de la conquête de l'espace, l'humanité a, deux décennies durant, projeté ses peurs et ses espoirs hors de sa planète. La science rejoignait la fiction : il y a quarante ans, en juillet 1969, M. Neil Armstrong posait

le pied sur la Lune, avant que des astronomes expédient dans les cieux des messages à l'intention de civilisations extraterrestres. Un état d'esprit vite supplanté par des considérations plus mercantiles. Si la possibilité de l'existence d'autres mondes ne pose aucun problème à une fraction des religieux, des chercheurs et des rêveurs, elle est en revanche rejetée par d'autres comme infondée, irrationnelle, voire hérétique. D'où les malentendus en série, les « complots » des uns renvoyant à la « crédulité » des autres. Sortir de soi pour mieux se comprendre : voilà à quoi nous invitent... les extraterrestres.

Au Japon, le ministre de la défense s'inquiète

PAR ODAIRA NAMIHEI *

« **L**E JAPON est-il prêt à faire face à l'arrivée d'extraterrestres ? » Cette interrogation formulée, en décembre 2007, par M. Yamane Ryuji, membre de l'opposition, lors d'une séance de questions au gouvernement a suscité une belle cacophonie dans l'Archipel. Surtout lorsque le ministre de la défense, celui de l'éducation et des sciences puis le premier ministre ont tâché d'y répondre, semant le trouble dans les médias. « Nous ne disposons d'aucune certitude qui nous permette de prétendre que les ovnis n'existent pas ou que des formes de vie les contrôlant sont inexistantes », a expliqué M. Ishiba Shigeru, le ministre de la défense, à des journalistes médusés. Pour lui, le Japon devait se préparer à réagir en définissant le cadre légal d'une éventuelle intervention armée. La réaction de M. Ishiba a évidemment fait sourire de nombreux observateurs alors même qu'elle mettait le doigt sur l'extrême complexité de la question militaire au Japon.

Anéanti en 1945 après avoir tenté de s'imposer comme la puissance dominante en Asie, le pays du Soleil-Levant a chèrement payé ses ambitions. L'atomisation de Hiroshima et Nagasaki en août 1945 ainsi que la Constitution de 1946-1947, en vertu de laquelle le Japon renonce à la guerre, pèsent encore sur la politique de défense du pays, qui ne dispose officiellement pas d'armée mais de forces d'autodéfense (1). Dès lors, la dépendance militaire à l'égard du grand vainqueur de la seconde guerre mondiale côté Pacifique, les États-Unis, a été extrêmement forte. C'est ce qui explique que ces trois thèmes (l'arme nucléaire, le rôle des militaires et la place de la science) sont souvent centraux dans la littérature, le cinéma ou la bande dessinée de science-fiction. Ils servent de fil conducteur à la réflexion des Japonais sur leur nation redevenue indépendante, en avril 1952, avec la fin de l'occupation américaine.

Dans *Godzilla* (*Gojira*, 1954), de Honda Ishiro (2), premier film d'une longue série mettant en scène un monstre sorti des profondeurs de l'océan pour tout détruire sur son passage, les scénaristes ont imaginé que le réveil de la bête était lié aux essais nucléaires menés par les États-Unis dans l'océan Pacifique. Quelques mois avant le tournage, un chalutier nippon avait été contaminé après un essai atmosphérique américain. Les journaux avaient alors parlé de « seconde atomisation de l'humanité ». Moins de dix ans après Hiroshima et Nagasaki, des Japonais étaient victimes de l'atome *made in USA*. En s'inspirant de cette affaire pour son film, Honda rappelait à ses compatriotes que leur pays restait vulnérable et que la destruction de Tokyo par Godzilla devait marquer un nouveau départ pour le pays totalement libéré du monstre et des Américains (3). Le Japon pouvait ainsi reprendre en main son destin, car la solution au problème Godzilla était le fruit d'une recherche menée par un scientifique nippon, le docteur Serizawa. Trois ans plus tard, le même Honda réalise *The Mysterians* (*Chikyu Boeigun*, 1957) (4). Cette fois, il n'est plus question de monstre, mais d'extraterrestres rescapés d'une guerre nucléaire qui a détruit leur planète. Ils s'installent au pied du mont Fuji, symbole du Japon, pour tenter de recréer leur société dominée par la science.

Si leurs intentions semblent pacifiques – « Notre objectif est de mettre un terme aux guerres atomiques », affirment-ils –, ces êtres venus d'un autre monde émettent une série d'exigences que le Japon ne peut tolérer. Ils réclament notamment de s'unir avec des humains afin de régénérer leur race contaminée par les radiations. Pour les chasser, les militaires nippons interviennent, mais sans résultat. C'est avec le soutien de l'Organisation des Nations unies (ONU), que Tokyo a intégrée en 1956, que les hommes parviennent à leur faire quitter la planète ; pour éviter qu'ils ne reviennent, les Terriens lancent des satellites qui surveilleront l'espace. Une idée ajoutée au scénario à la dernière minute après la mise en orbite réussie du premier Spoutnik par les Soviétiques. Dans ce film, dont le titre original *Chikyu Boeigun* signifie littéralement « l'armée de défense de la Terre », les extraterrestres exercent leur puissance par l'intermédiaire d'un robot géant qu'ils commandent à distance.



« El hombrecito », extraterrestre du type « petit homme poilu » (observé au Venezuela en 1954). Image extraite de la bande dessinée *Ceux venus d'ailleurs*, de Jacques Lob et Robert Gigi, Dargaud, Paris, 1973.

La figure du robot destructeur est une autre caractéristique de la science-fiction japonaise des années 1950 et de la première moitié des années 1960. Elle symbolise l'extrême vulnérabilité d'un pays coincé au milieu de l'affrontement Est-Ouest et confronté à l'impossibilité de choisir sa propre voie. Mais la réussite de son économie lui permet d'espérer autre chose. Les extraterrestres et les robots se transforment alors en alliés et contribuent à ramener la paix quand c'est nécessaire. La série télévisée *Ultraman* (*Urutoraman*), diffusée à partir de juillet 1966 par la chaîne TBS, illustre ce schéma. Elle met en scène l'histoire des cinq membres japonais de la Patrouille scientifique mondiale, organisation chargée de protéger la Terre. Au cours d'une mission, le héros, Hayata, acquiert le pouvoir de se transformer en Ultraman, un géant qui ne fait qu'une bouchée de toutes les menaces contre notre planète.

DE LA MÊME FAÇON, le manga *Cyborg 009* (*Saibogu 009*), d'Ishinomori Shotaro (5), raconte comment neuf humanoïdes issus d'un croisement entre l'humain et la machine, créés pour participer à la conquête du monde, se rebellent contre l'organisation Black Ghost, qui entend les manipuler. L'image est limpide : les Japonais refusent de subir le diktat des grandes puissances. Lors de sa première parution en 1964, le monde vit au rythme des tensions entre l'Union soviétique et les États-Unis. L'Archipel, qui a montré sa puissance technologique et culturelle lors des Jeux olympiques organisés cette

année-là à Tokyo, revendique au travers de cette histoire le droit de s'extraire de cette rivalité. Pour empêcher Black Ghost d'appliquer ses noirs desseins, le héros principal de *Cyborg 009* – Shimamura Jo, de son vrai nom – est prêt au sacrifice suprême.

De nombreux personnages issus de l'univers de la science-fiction nipponne n'hésitent pas à donner leur vie pour sauver la Terre. C'est le cas du capitaine du cuirassé de l'espace Yamato (*Uchu Senkan Yamato*) dans la série d'animation éponyme réalisée, en 1974, par Matsumoto Leiji (6). Elle relate les aventures interstellaires de ce vaisseau confronté à différentes civilisations extraterrestres qui menacent l'humanité. À la fin, Yamato mènera une mission-suicide pour sauver la Terre d'une disparition certaine.

Dans un Japon créé par deux esprits célestes, Izanami et Izanagi, l'homme est bien peu de chose face à la puissance des dieux. Laquelle peut se manifester à tout instant. Au nombre des croyances populaires les plus enracinées, on compte celle du *namazu*, ce poisson-chat géant sur lequel reposent les îles et dont les soubresauts provoquent les séismes destructeurs. Komatsu Sakyo, que l'on considère comme le « roi de la science-fiction nipponne », a imaginé le pire dans son roman *La Submersion du Japon* (*Nippon Chinbotsu*) (7), paru en 1973 et adapté au cinéma dès sa sortie en librairie (une nouvelle version a été réalisée en 2006). Décivant de façon précise les conséquences d'un tremblement de terre extrêmement puissant, l'auteur rappelle qu'il n'est nul besoin d'extraterrestres pour mettre en danger l'Archipel. La nature, incarnée par de nombreuses divinités issues de la mythologie japonaise, s'en charge très bien. Et, lorsque celle-ci ne suffit plus, un réalisateur talentueux comme Oshii Mamoru, à qui l'on doit notamment la série *Pallador 1 & 2* (*Kido Keisatsu Patoreiba*, 1989, et *Kido Keisatsu Patoreiba 2*, 1993) ou encore *Ghost in the Shell* (*Kokaku Kidotai*, 1995), crée de nouveaux mythes mieux adaptés à la société moderne. Ils sont aussi plus globaux et peuvent ainsi toucher un public beaucoup plus large.

QU'IL SOIT incarné par des mythes, des machines, des mutants ou des extraterrestres, l'élément perturbateur fait surgir la menace du chaos en même temps qu'il annonce une renaissance, prélude à une reconstruction de la société. Dans *Neon Genesis Evangelion* (*Shin Seiki Evangelion*, 1995) (8), de Anno Hideaki, considérée comme l'une des meilleures séries animées de ces quinze dernières années, des robots géants combattent de mystérieuses créatures venues semer la désolation. Peu avant sa première diffusion à l'automne 1995, le Japon avait subi deux traumatismes : le séisme de Kōbe (17 janvier) (9) et l'attentat au gaz sarin dans les couloirs du métro de Tokyo (20 mars) perpétré par des membres de la secte Aum, dont le dirigeant Asahara Shoko prônait l'apocalypse (10).

Assurément, la réalité n'était pas aussi facile à contrôler que le laisse croire la science-fiction. Celle-ci permet aux Japonais de se projeter dans un avenir où ils maîtrisent leur propre destin. Dès lors, la question du député Yamane sur les mesures à prendre en cas d'invasion extraterrestre n'apparaît plus tout à fait saugrenue. Pour nombre d'habitants, l'extraterrestre du moment se nomme Kim Jong-il. Et la menace que le dirigeant nord-coréen fait peser sur la région avec son programme nucléaire et ses essais de missiles balistiques exige une réponse gouvernementale plus claire que celle donnée en 2007 lors du débat sur les ovnis.

- (1) Lire *Manière de voir*, n° 105, « Le Japon méconnu », juin-juillet 2009 (en vente en kiosques).
- (2) La version originale, et non la version adaptée pour le marché américain, est sortie récemment en DVD grâce au British Film Institute (BFI) avec des sous-titres en anglais : Honda Ishiro, *Godzilla*, BFI, Londres.
- (3) August Ragnone, *Eiji Tsuburaya Master of monsters*, Chronicle Books, San Francisco, 2007.
- (4) Ce film a aussi fait l'objet d'une édition DVD avec des sous-titres en anglais : Honda Ishiro, *The Mysterians*, British Film Institute.
- (5) Glénat, coll. « Vintage », Grenoble, 2009.
- (6) Malgré son succès international, la série est restée inédite en France.
- (7) La traduction française est parue chez Albin Michel en 1977 avant d'être rééditée par Philippe Picquier.
- (8) La série *Neon Genesis Evangelion* est sortie en France au format DVD chez Dybex.
- (9) Il a fait six mille quatre cent trente-sept morts et quarante-trois mille sept cents blessés.
- (10) Cet attentat a coûté la vie à douze personnes. Cinq mille cinq cents personnes ont été intoxiquées plus légèrement.

Quelques dates

Vers 95. Plutarque écrit *De facie in orbe lunae* (*De la face qui paraît sur la Lune*). Premières discussions sur d'éventuels habitants.

1277. Etienne Tempier, évêque de Paris, condamne deux cent dix-neuf croyances « communément admises dans les écoles » ; « l'une de ces croyances était que la Cause Première ne pouvait créer plusieurs mondes ».

1443. *De Revolutionibus*, de Nicolas Copernic, ouvre la possibilité d'une pluralité des mondes.

1585-1590. Galilée « Les Écritures imposent la croyance en un seul cosmos [mais] Dieu peut créer autant de mondes qu'il le désire. »

1600. Giordano Bruno meurt sur le bûcher à Rome pour avoir défendu la thèse de la pluralité des mondes habités.

1610. Le philosophe Johannes Kepler : « La remarquable cavité circulaire sur la Lune était-elle l'œuvre des habitants lunaires ? »

1686. Bernard Le Bovier de Fontenelle publie *Entretiens sur la pluralité des mondes habités*.

1698. Parution de *Cosmotheoros*, de Christiaan Huygens.

1755. Emmanuel Kant, *Théorie du ciel*.

1758. Emanuel Swedenborg, *Des terres dans notre monde solaire*.

1835. « Moon Hoax » : un journaliste du *New York Sun* se fait passer pour l'astronome Herschell et annonce la découverte de Sélénites.

1865. L'écrivain Henri de Parville décrit l'arrivée sur la Terre d'une météorite contenant le corps d'un habitant de Mars.

1869. L'écrivain et inventeur Charles Crope propose de communiquer avec Mars ou Vénus grâce à des miroirs paraboliques.

1872. Louis Auguste Blanqui, *L'Eternité par les astres*.

1877. Observation de canali (canaux) à la surface de Mars par l'astronome Schiaparelli.

1886. Guy de Maupassant, *L'Homme de Mars*.

1891. M^{me} Guzman, une dame fortunée, propose un prix de 100 000 francs pour l'établissement d'une communication avec un astre. Elle exclut Mars, trop facile !

1898. Herbert George Wells publie *The War of the Worlds* (*La Guerre des mondes*), première invasion extraterrestre de la Terre.

1899. L'ingénieur d'origine serbe Nikola Tesla capte des messages radio en provenance de Mars.

1919. Charles Fort publie *Le Livre des damnés*, recensant les curiosités scientifiques.

1920. *The New York Times* rapporte que Guglielmo Marconi aurait capté des signaux provenant de l'espace.

1926. Premier numéro d'*Amazing Stories*, magazine de science-fiction, aux États-Unis.

1927. Création de la société astronautique allemande Verein für Raumschiffahrt (Société pour le voyage en vaisseau spatial). Suit, en 1930, la fondation de l'American Interplanetary Society (plus tard, American Rocket Society) et, en 1934, de la British Interplanetary Society.

30 octobre 1938. Emission d'Orson Welles (lire « La guerre des mondes n'a pas eu lieu » page 13).

1947. Observation des premières « soucoupes volantes ». Un colloque organisé par l'astrophysicien Gerard Kuiper conclut que, pour détecter la vie, il convient d'étudier l'atmosphère des planètes.

1948. Le groupe Project Sign rédige un rapport top secret concluant à l'origine extraterrestre des soucoupes. Le général Hoyt Vandenberg en rejette les conclusions en raison d'un manque de preuves.

1950. L'écrivain américain Ray Bradbury publie *Chroniques martiennes*. Le physicien italien Enrico Fermi évoque un paradoxe : compte tenu de la relative jeunesse du Soleil parmi les étoiles de notre galaxie, nous devrions déjà être en contact avec des extraterrestres.

... / ...



Cette extraterrestre et ses deux anges gardiens s'apprêtent à enlever le paysan brésilien Antonio Villas Boas (Brésil, 1957). Image extraite du portfolio de Jacques Lob, « Les Femmes de Jacques Lob ».

Le succès du roman « *Da Vinci Code* », de Dan Brown, ou de la série télévisée « *X-Files* », l'audience des allégations conspirationnistes sur les attentats du 11-Septembre ou quant à la réalité des premiers pas de l'homme sur la Lune incitent à s'interroger sur la place des théories du complot dans l'imaginaire politique. Or, s'il est un thème qui a été constamment mêlé à ce registre, c'est bien celui des soucoupes volantes.

PAR PIERRE LAGRANGE *

LA SPÉCULATION sur l'existence des extraterrestres remonte à la plus haute Antiquité. Mais il faut attendre Herbert George Wells et sa *Guerre des mondes* en 1898 pour imaginer la première invasion extraterrestre. Et c'est seulement en 1947 qu'apparaît le débat sur la possibilité de telles visites – précisément le mercredi 25 juin, dans le Pacifique nord-ouest. Ce jour-là, la presse rapporte une observation effectuée près du mont Rainier. La veille, un pilote d'avion privé, Kenneth Arnold, avait aperçu neuf engins à la forme étrange, arrondis à l'avant, triangulaires à l'arrière. Il s'en ouvre à des collègues et à des journalistes de l'*East Oregonian* à Pendleton (Oregon). Ainsi naissent les expressions *flying disk* et *flying saucer* (respectivement « disque volant » et « soucoupe volante »). Dans les semaines et les mois qui suivent, des centaines d'autres observations sont relatées par la presse. C'est la première grande vague d'apparitions de ce qu'on appellera quelques années plus tard des UFO ou, en français, des ovnis (1).

* Chercheur associé au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), auteur de *La guerre des mondes a-t-elle eu lieu ?*, Robert Laffont, Paris, 2005, et d'*Ovnis. Ce qu'ils ne veulent pas que vous sachiez*, Presses du Châtelet, Paris, 2007.

Dès cette période germe l'idée selon laquelle la vérité sur les soucoupes serait cachée au public. Certes, le discours dominant attribue le phénomène à une « croyance populaire », mais quelques voix évoquent des liens entre les soucoupes et des secrets bien gardés. En septembre 1947, le Bureau fédéral d'investigation (Federal Bureau of Investigation, FBI) reçoit ainsi une lettre d'un Américain interpellant J. Edgar Hoover, et exigeant de savoir s'il participe au camouflage de données sur ces mystérieux engins volants.

Certains magazines de science-fiction, comme *Amazing Stories*, publient les toutes premières rumeurs, rapportées par des lecteurs, de soucoupes écrasées sur Terre que l'armée aurait découvertes et aussitôt cachées. Mais ces histoires ne touchent qu'un public restreint. Il faut attendre 1950, et la parution de *Behind the Flying Saucers* (*Le Mystère des soucoupes volantes*), un best-seller du chroniqueur de *Variety* Frank Scully, pour que cette thèse gagne une large audience. C'est à cette même époque qu'apparaissent les premiers enquêteurs amateurs, souvent appelés « soucoupistes » ; ils s'organisent en groupes et publient des bulletins. Deux tendances se dessinent : les uns insistent sur la nécessité de recueillir les témoignages sur les soucoupes pour établir la preuve de leur existence ; d'autres soupçonnent l'armée de l'air américaine d'en détenir d'ores et déjà la preuve ou, à tout le moins, de sérieux indices. L'Aerial Phenomena Research Organization (APRO), fondée en 1952, représente la première tendance. Le National Investigations Committee on Aerial Phenomena (Nicap), créé quatre ans plus tard, soutient la deuxième option, et se constitue en lobby pour exiger la révélation des informations détenues par l'armée. Ancien soldat du corps des marines, auteur de livres à succès sur les soucoupes et président du Nicap à partir de 1957, le major Donald Keyhoe attire au sein du comité des personnalités issues des milieux médiatiques, militaires et politiques, comme le général Roscoe Hillenkoetter, premier directeur de la Central Intelligence Agency (CIA) en 1947. Pourtant, au moment même où il accuse l'armée de camoufler les faits, Keyhoe rejette les révélations de Scully sur les crashs de soucoupes, une enquête d'un journaliste californien lui donne d'ailleurs raison en établissant que ses informateurs sont des escrocs bien connus du FBI.

À côté du Nicap, de l'APRO et d'autres associations apparues un peu partout dans le monde – l'ensemble formera ce qu'on appelle l'ufologie – se développe une

Un cosmonaute nommé Jésus

PARTOUT sur la planète, les humains observent des choses lumineuses dans le ciel. Mais, de même que nos feux follets étaient interprétés comme les âmes errantes de défunts, nos ovnis étaient appréhendés selon d'autres schémas avant notre XX^e siècle technologique. Dans les campagnes françaises du XIX^e siècle, une lumière céleste mobile pouvait être perçue comme un vol de sorcière en route pour le sabbat.

Attribuer les phénomènes célestes aux ovnis requiert en premier lieu de connaître un minimum de « culture ufologique » véhiculée par la littérature, le cinéma, la bande dessinée, les dessins animés, etc. En 1978, le philosophe Bertrand

Méheust rapporte son expérience d'enseignant coopérant au Gabon : quand il montre à ses élèves une série de vignettes représentant les étapes d'une « rencontre du troisième type » (atterrissage d'un ovni, débarquement de ses passagers, etc.), les enfants y voient l'atterrissage d'une maison volante.

En Amérique latine, la thématique des ovnis a connu un développement spectaculaire après la seconde guerre mondiale, dans le sillage de la « culture soucoupique » qui prospère alors aux États-Unis. Une abondante littérature évoque des bases extraterrestres sous-marines au large du Chili, des centres secrets dans les Andes ou la forêt amazonienne. Des auteurs

établissent même un lien entre le mystère des soucoupes volantes et celui des monuments précolombiens – les figures tracées au sol à Nazca (Pérou) sont interprétées comme des pistes d'atterrissage extraterrestres.

En URSS, entre 1946 et 1970, des auteurs comme Alexandre Kazantsev ou Viatcheslav Zaitsev mobilisent les ovnis pour développer une explication matérialiste des religions dans des revues comme *Spoutnik* et *Études soviétiques* : ce que les humains révèrent comme des dieux serait en réalité des extraterrestres ; « Le Christ était un cosmonaute », expliquera Zaitsev...

P. L.

Ovnis et

constellation de petits groupes underground qui produisent tout un folklore sur les soucoupes volantes : rumeurs de bases dans l'Antarctique, de mystérieux hommes en noir (les fameux *Men in Black*), d'accidents de soucoupes volantes, d'une rencontre secrète entre le président Dwight Eisenhower et les extraterrestres, etc. Dans une position encore plus marginale, les très populaires « contactés », qui ont eu la chance de rencontrer les pilotes venus d'ailleurs, transmettent lors de conférences publiques le message de paix et d'avertissement qu'on leur a confié. Ces groupes sont considérés par les historiens de l'ésotérisme comme étant à l'origine du courant du Nouvel Age (New Age) avec leur discours écologique avant la lettre. Le plus célèbre d'entre eux, George Adamski, sera même reçu par la reine Juliana des Pays-Bas en 1959.

Dans les années 1960, la controverse publique sur les UFO évolue de façon notable. Au sein de la jeune génération de scientifiques, des chercheurs veulent prendre au sérieux ces questions ; certains partagent les interrogations des ufologues. Ce mouvement coïncide avec la mise en cause des responsables du programme d'étude des ovnis de l'armée de l'air. Celle-ci a en effet chargé son consultant scientifique, l'astronome Josef Allen Hynek, d'inventer une explication pour calmer l'opinion à la suite d'une série d'observations fameuses réalisées dans le Michigan en mars 1966 : des témoins affirment avoir vu une escadrille de soucoupes volantes se poser dans une zone marécageuse. Hynek a la mauvaise idée d'invoquer des feux follets (en anglais *swamp gas*, gaz des marais) pour expliquer ces visions. La presse se déchaîne contre lui, et des personnalités politiques réagissent, à l'instar de Gerald Ford, alors représentant de l'État du Michigan.

Peu à peu, la controverse scientifique rejoint les soupçons d'informations cachées. Le Pentagone se débarrasse de son programme d'étude des ovnis, le Project Blue Book, et confie l'analyse de ce brûlant objet à une commission scientifique de l'université du Colorado. Elle est placée sous la direction d'Edouard Condon, un physicien prestigieux et réputé pour son indépendance – il a subi les foudres du sénateur Joseph McCarthy pendant la chasse aux sorcières en raison de ses idées progressistes. D'abord ouvert à toutes les hypothèses, Condon rend en 1968 des conclusions négatives : il n'affirme pas que les ovnis n'existent pas (le rapport contient un certain nombre de cas inexplicables par son équipe), mais considère que le sujet ne présente aucun intérêt scientifique. La société, explique-t-il, n'a pas à financer de telles recherches. Ce coup d'arrêt contribue à creuser un fossé entre « culture ufologique » et culture scientifique. Et à éloigner cette dernière de la culture commune. Certains ufologues tentent de comprendre les raisons pour lesquelles les scientifiques ne parviennent pas à étudier ce sujet, les soupçonnant parfois de participer à la « conspiration du silence ».

Preuves dissimulées,
soucoupes volantes cachées,
bases secrètes
et lettres anonymes...

À LA MÊME ÉPOQUE, des auteurs élaborent d'autres hypothèses : par sa nature même, le phénomène échapperait à l'administration de la preuve. L'astronome et informaticien Jacques Vallée, dont l'ouvrage *Passport to Magonia* (1969) rapproche les récits de rencontres avec les pilotes de soucoupes des récits du folklore fantastique sur le « petit peuple » (lutins, farfadets et gobelins), imagine que le phénomène organise lui-même son propre camouflage et fonctionne comme un système de contrôle sur l'espèce humaine (2). De son côté, l'écrivain John Keel pense que les ovnis – souvent apparus sous la forme de phénomènes lumineux – sont non pas des engins mais la forme sous laquelle la Terre, considérée comme un être vivant, manifeste sa présence (3). Dans ces théories, la preuve ne fait pas défaut parce que des services de renseignement la dissimuleraient, mais parce que le phénomène lui-même se soustrait à l'administration de cette preuve.

Si l'hypothèse d'un complot prend des formes différentes, son influence demeure limitée. Il faut attendre les années 1970, et l'assouplissement de l'accès aux documents administratifs aux États-Unis après l'affaire du Watergate, pour que la thèse d'une « conspiration du silence » prenne de l'ampleur. Submergés de demandes d'information, le FBI puis la CIA et même la National Security Agency (NSA) rendent publics des documents... démontrant par là même qu'ils avaient menti en affirmant ne pas avoir enquêté sur le sujet.

La thèse du secret se diffuse auprès du grand public, notamment grâce au film de Steven Spielberg *Rencontres du troisième type*, sorti en 1977, qui, le premier, traduit à l'écran et vulgarise la culture underground des ufologues. Que raconte-t-il ? L'histoire d'un programme secret visant à entrer en contact avec les extraterrestres. Un scénario dans lequel les autorités publiques n'hésitent pas à désinformer le public pendant qu'un peu partout sur la planète des témoins sont manipulés par des êtres venus d'ailleurs. Trois ans plus tard, le premier livre sur l'affaire de Roswell (un nom jusqu'alors inconnu) sort en librairies. C'est un succès. Il relate le prétendu crash d'une soucoupe volante à Roswell (Nouveau-Mexique), en juillet 1947 ; les militaires auraient conservé l'engin ainsi que des dépouilles d'extraterrestres. Pourtant, si l'histoire ainsi que les nombreux récits (diffusés par l'ufologue Leonard Stringfield) de vaisseaux récupérés par l'armée de l'air américaine suscitent un intérêt croissant, le nom de Roswell ne s'impose dans la mémoire collective qu'au milieu des années 1990 – à la suite d'une série d'événements.

théorie du complot

Le premier survient en 1987 : un congrès d'ufologues à Washington révèle l'existence de documents ultra-secrets émanant d'une officine, le MJ-12, mise en place en 1947 par le président Harry S. Truman pour gérer l'affaire de Roswell. La polémique fait rage sur l'authenticité de ces documents, expédiés sous pli anonyme. D'autres « soupoupistes » finissent par obtenir la preuve qu'il s'agit de faux. Mais l'un des objectifs du faussaire – faire parler de l'affaire de Roswell à travers la diffusion de ces documents – est désormais atteint. Des ufologues entreprennent auprès de certains membres du Congrès un vrai travail de lobbying qui finit par porter ses fruits. La Cour des comptes américaine (General Accounting Office, GAO) lance une enquête sur la gestion de l'affaire Roswell par l'US Air Force. Et, en 1994, l'armée de l'air rend public un épais rapport expliquant l'affaire par un programme secret de ballons espions, espérant en finir avec cette controverse. A la même époque, la série télévisée « X-Files » développe la thématique du complot sur les ovnis, et une vidéo mettant en scène l'autopsie d'un extraterrestre se diffuse à grande échelle.

Tenue pour une falsification par les ufologues, l'affaire du MJ-12 connaît une seconde vie, quelque peu hors de contrôle, en venant se greffer à des histoires plus anciennes. Au début des années 1970, un producteur de télévision s'était vu offrir la possibilité d'utiliser de prétendus films secrets montrant un contact entre l'armée et les extraterrestres sur la base de Holloman (Nouveau-Mexique). Cette légende ainsi qu'une série d'affaires liées aux étranges agissements d'un agent du Bureau des enquêtes spéciales de l'armée de l'air américaine (Air Force Office of Special Investigations, Afosi) de la base de Kirkland enfantent un riche folklore impliquant des bases extraterrestres souterraines, des contrats passés entre l'armée américaine et des créatures de l'espace, des enlèvements d'humains en vue de manipulations génétiques et de création d'hybrides, etc.

En 1990, des individus étrangers à la scène ufologique commencent à diffuser des révélations sur le réseau Internet naissant. Liés à l'extrême droite américaine, parfois anciens militaires, ils prétendent détenir des informations sur l'existence d'un Watergate cosmique. De telles thèses favorisent la publication d'une littérature de plus en plus délirante sur le « grand complot ». M. John Lear, ancien pilote de la CIA et fils d'un constructeur d'avions, et Milton William Cooper, un ancien marin lié aux milices d'extrême droite, se montrent très actifs dans cette retraduction des mythes ufologiques. Avec M. Robert Lazar, qui prétend avoir travaillé comme ingénieur et physicien sur des soucoupes dans la très secrète « Zone 51 » (Nevada), ils développent un récit complottiste dont les auteurs de « X-Files » feront leur miel. Le succès phénoménal de la série confèrera à leurs théories le statut de mythologie populaire. Pourtant, à l'exception de l'écrivain de science-fiction Jimmy Guieu, auteur en France d'une série de « romans-vérité » sur ce thème, la plupart des ufologues sont étrangers à cette littérature et dénoncent fermement ces « révélations ».

Il est tentant d'ignorer ces nuances et de ranger sans distinction tous les ufologues comme autant d'amateurs de théories du complot avant d'évoquer une « montée de l'irrationnel ». Ceci afin de distinguer ce qui relèverait d'une authentique culture scientifique de ce qui n'en serait qu'une pâle représentation populaire, un peu comme jadis le partage entre la vraie religion et les superstitions. Qu'il s'agisse

de culture politique ou de culture scientifique, les ufologues seraient hors jeu. Mais qui examine les fondements de la culture scientifique découvre qu'elle repose, elle aussi, sur une théorie du complot « originaire » : la science, pour émerger, aurait dû affronter des forces obscurantistes, celles de l'Eglise toute-puissante, dans un combat sans merci – Galilée contre l'Inquisition. La vulgarisation scientifique nous a habitués à cette idée que la connaissance objective peine à émerger, que les intérêts les plus divers se liguent contre elle. Le discours sur les complots « soupoupistes » se réfère très directement à cette approche, très populaire, des sciences : le pouvoir n'aime pas que le peuple soit instruit et le tiendrait dans l'ignorance. Notre représentation de l'histoire des sciences est étroitement liée à cette idée d'un « complot obscurantiste contre la Raison », ainsi nommé par le philosophe autrichien Karl Popper, qui l'a contesté dans son livre *Conjectures et réfutations* (1953).

Savants et non-savants partagent la même conception d'un savoir combattu par le pouvoir

LE PUBLIC qui « croit » aux complots sur les ovnis ne le fait pas par défaut de culture scientifique, mais au contraire pour avoir trop bien assimilé le discours sur la lutte de la science contre l'Inquisition. Comme le suggèrent les ventes record du livre du Prix Nobel de physique Georges Charpak, *Devenez sorciers, devenez savants* (Odile Jacob, 2003), le savant et le non-savant partagent la même conception d'un savoir combattu par le pouvoir. « Le renouveau des pratiques magiques, occultes ou paranormales a été curieusement rapide, écrit Charpak. Si rapide même que l'on est en droit de se poser cette question : quels sont les concours qui ont créé ce besoin et en ont favorisé, peut-être inconsciemment, l'extension ? » Il cite le généticien Albert Jacquard, selon qui « transformer les citoyens en moutons soumis est le rêve de bien des pouvoirs. Pour y parvenir, les moyens sont nombreux : les intoxiquer de parasciences peut être fort efficace ». Si on veut tenir séparées la culture rationaliste et la « culture paranormale », la popularité du livre de Charpak est incompréhensible. En réalité, pour nombre de lecteurs, il n'y a pas de différence entre l'idée d'une guerre de l'Eglise contre le savoir scientifique à l'époque de Galilée et celle d'une conspiration moderne contre la vérité sur les ovnis. La science apparaît toute-puissante ; elle est perçue avec la même méfiance qu'autrefois l'Eglise lorsqu'elle soumettait le savant à l'Inquisition.

L'historien Stillman Drake, spécialiste reconnu de Galilée, se demande si ce dernier, « loin de se vouloir le champion de la vérité scientifique contre l'obscurantisme religieux, avait essayé de protéger la foi (4) ? ». Et si, au lieu de rendre compte de l'action de Galilée en faisant intervenir une conspiration de l'Eglise, et donc un Galilée opposé à l'Eglise, il fallait se représenter l'histoire du physicien comme celle d'un homme cherchant à protéger l'Eglise contre les critiques scientifiques ? Déférence gardée, l'histoire des théories du complot sur les ovnis n'est-elle pas susceptible d'être interprétée de la même façon ? Au lieu de s'interroger sur la place de

L'esprit d'une époque

La sonde spatiale Pioneer-10 gagne l'espace, le 2 mars 1972. Accrochée à sa structure, une plaque gravée représentant un homme et une femme nus ainsi que des indications de position adresse un message à une hypothétique intelligence extraterrestre. Carl Sagan (1934-1996) en est l'auteur. Astronome prestigieux et pionnier de l'exobiologie – étude de l'apparition de la vie, sur Terre ou ailleurs –, Sagan se fera connaître du grand public par ses œuvres de vulgarisation, comme le documentaire-fleuve « Cosmos ». En 1977, les sondes Voyager destinées à quitter le Système solaire emportent avec elles un disque numérique.

« Dans ce disque, explique Sagan, nous parlons de nos gènes, de notre cerveau, de nos bibliothèques, à d'autres êtres qui éventuellement exploreraient les mers de l'espace interstellaire. Nous n'avons pas voulu envoyer d'informations scientifiques élémentaires. Une civilisation capable d'intercepter dans les profondeurs de l'espace un engin Voyager dont les émetteurs se seraient tus depuis longtemps aurait des connaissances scientifiques beaucoup plus étendues que les nôtres. Nous avons voulu au contraire raconter à ces êtres inconnus ce qui nous paraît unique à propos de nous-mêmes. (...) Malgré le fait que les destinataires ne connaissent sans doute aucune des langues parlées sur la Terre, nous leur adressons nos salutations en soixante langues, et le bonjour des baleines mégaloptères. Nous leur envoyons également des photographies d'êtres humains du monde entier engagés dans des entreprises communes, étudiant, fabriquant des outils et des œuvres d'art, et se mesurant à des tâches hardies. Nous leur offrons une heure et demie de musiques exquises originaires de diverses cultures : certains morceaux expriment notre sentiment de solitude cosmique, notre vœu de mettre fin à notre isolement, notre désir d'entrer en contact avec d'autres êtres dans le cosmos. Nous avons enregistré des sons qu'on aurait pu entendre aux

premiers âges de notre planète, avant l'apparition de la vie, puis des sons évoquant l'évolution de l'espèce humaine jusqu'aux plus récents développements de notre technologie. Tout comme le chant des baleines, c'est un message d'amour que nous lançons dans la profonde immensité. Il restera sans doute en grande partie indéchiffré, mais nous le transmettons cependant, parce qu'il est important d'essayer.

Dans le même esprit, nous avons confié à Voyager les pensées et les émotions d'un individu : l'activité électrique de son cerveau, de son cœur, de ses yeux et de ses muscles fut enregistrée pendant une heure, traduite en sons, condensée dans le temps et incorporée au disque. En un sens, nous avons lancé dans le cosmos les pensées et émotions d'un être humain parmi tous les autres, un jour du mois de juin 1977, sur la planète Terre. Il se peut que les destinataires n'y comprennent rien, ou pensent qu'il s'agit de l'enregistrement d'un pulsar – ce à quoi le message ressemble superficiellement. A moins qu'une civilisation évoluée à un point que nous ne pouvons imaginer ne soit capable de déchiffrer ces pensées et ces émotions enregistrées, et d'apprécier notre effort pour les lui faire partager.

(Cosmos, Mazarine, Paris, 1981, p. 287.)

la croyance au complot, ne faut-il pas se demander si le public, dont les théories du complot sont si proches de celles imaginées par les rationalistes, ne manifeste pas, par là même, son adhésion à la vision rationaliste, « héroïque », de la science ?...

PIERRE LAGRANGE.

- (1) *Unidentified flying object (UFO)*, ou objet volant non identifié (ovni) – le terme français ne sera popularisé qu'au cours des années 1970.
- (2) Jacques Vallée, *Le Collège invisible*, Albin Michel, Paris, 1975.
- (3) John Keel, *La Prophétie des ombres*, Presses du Châtelet, Paris, 2002.
- (4) Galilée, *Actes Sud*, Arles, 1986.

A lire sur notre site

Un article inédit de Pierre Lagrange :
« Les soucoupes volantes sont-elles un sous-produit de la guerre froide ? »

www.monde-diplomatique.fr/2009/07/LAGRANGE/17428

La guerre des mondes n'a pas eu lieu

EN 1938, Orson Welles a 23 ans. Metteur en scène de théâtre, il travaille notamment pour la station de radio CBS. Le 30 octobre, il y met en scène un « bulletin d'informations » basé sur *La Guerre des mondes*, le roman écrit par Herbert George Wells en 1898. L'émission débute par une série d'annonces évoquant des lumières détectées à la surface de Mars par les astronomes, puis la chute de météorites sur Terre. Ensuite les flashes d'information se succèdent, révélant que ces météorites sont en fait des vaisseaux martiens ; leurs occupants sèment rapidement la mort et la désolation sur leur passage – l'envoyé spécial de CBS sur place sera balayé en direct par le rayon mortel des Martiens après avoir diffusé les cris des premières victimes !

Mais l'affaire commence vraiment le lendemain. « Les auditeurs paniqués prennent une fiction sur la guerre pour la réalité », titre le *New York Times* ; « Une prétendue invasion martienne plonge le pays dans la panique », ajoute le *Boston Herald*. Dans le Massachusetts, le *Southbridge News* évoque « une panique collective [qui] saisit la ville et le pays à la suite d'une émission de radio sur La Guerre des mondes ». Des milliers d'articles décrivent avec moult détails les tourments d'auditeurs qui, ayant pris au sérieux l'annonce du débarquement martien, auraient tenté de fuir l'envahisseur.

Problème : nul n'a jamais trouvé trace des millions d'Américains paniqués par l'émission, ni d'ailleurs des suicidés. Dans les

jours qui suivent la diffusion radiophonique, la presse cite quelques auditeurs, toujours les mêmes. Mais, ces témoignages étant repris par tous les journaux, on peut être tenté de croire qu'ils sont des milliers. En 1939, des universitaires conduisent une étude psycho-sociologique sur cent trente-cinq auditeurs, parmi lesquels « plus d'une centaine ont été sélectionnés parce qu'on savait qu'ils avaient été très préoccupés par l'émission ». A partir de cet effectif, les chercheurs extrapolent le nombre total des paniqués à un million deux cent mille. Mais ils réduisent ce chiffre de façon singulière dans leur préface – « Des milliers d'Américains furent saisis de panique », pour finalement écrire plus loin : « Ce programme n'a pas affecté plus d'une petite minorité des auditeurs (1). »

Cette panique légendaire ne serait-elle justement qu'une légende ? S'il ne fait aucun doute qu'une fraction des personnes à l'écoute du programme fut saisie d'angoisse, les scènes apocalyptiques désormais associées à la performance de Wells ressortissent bien souvent à un récit construit a posteriori par la presse écrite et l'édition – notamment après le succès cinématographique du réalisateur (*Citizen Kane* est tourné en 1940).

AU FIL DU TEMPS, les commentateurs se recopient mutuellement sans prendre la peine de remonter aux sources. Leurs articles évoquent un nombre croissant d'accidents et d'embouteillages, auxquels s'ajoutent des cas de suicide et de fausse couche. Le mythe est installé, les textes ne se distinguent plus que par les

détails qu'ils donnent de cette folle nuit. « La foule envahit les églises. Les pillards se déchaînent. Des populations se soulèvent », écrit Maurice Bessy dans son Orson Welles (Seghers, 1963). En 1971, l'astrophysicien rationaliste Evry Schatzman explique : « L'angoisse des New-Yorkais se trouvait nourrie (...) à un point tel (...) que la seule façon d'y échapper, au moins pour quelques-uns d'entre eux, était le suicide. » Cet échafaudage théorique repose sur la seule histoire, rapportée par le *New York Times* du 31 octobre 1938, d'une habitante de Pittsburgh qui tenta de s'empoisonner en écoutant la radio – sans succès, son époux l'en ayant empêché.

L'INFLATION dramatique culmine à la mort de Welles, le 10 octobre 1985. « On enregistra quelques trépas cardiaques. La veuve de l'une de ces victimes tenta, quelques années plus tard, d'assassiner Welles », croit savoir Le Figaro Magazine (19 octobre 1985). En octobre 1988, à l'occasion de la publication d'un disque de l'émission, des journalistes tempèrent leur enthousiasme. « Qu'on se rassure, écrit Télérama : pas plus de morts, de suicides ni de fausses couches que de Martiens ! » (26 octobre 1988) Ce qui n'empêche pas Libération d'affirmer deux ans plus tard que « toute l'Amérique était (...) dans la rue pour fuir l'invasion martienne » (20-21 janvier 1990).

Au fond, l'affaire de *La Guerre des mondes* et sa légende révèlent d'abord la représentation que les journalistes et, plus largement, les intellectuels se font alors du

public. Ainsi, parmi les indices pris en considération pour évaluer l'ampleur de la panique, figure le fait que le nombre d'appels passés par les auditeurs a augmenté de 40 % pendant l'émission. Tout d'un coup, la démarche d'Américains téléphonant pour en savoir plus fut analysée comme un comportement irrationnel – alors qu'on aurait tout aussi bien pu l'interpréter comme la preuve d'une démarche rationnelle visant à vérifier la pertinence des informations. Prenant pour argent comptant la description journalistique de la panique de la nuit du 30 octobre 1938, la chroniqueuse du *New York Tribune* Dorothy Thompson dénonçait « l'incroyable stupidité, le manque de sang-froid et l'ignorance de milliers de personnes » (2 novembre 1938). Crédulité populaire ou crédulité savante ? La plupart des auteurs n'ont jamais pris la peine de vérifier les « faits » qu'ils rapportaient.

Beaucoup se sont contentés de transposer sur les auditeurs de CBS les modèles naguère mobilisés pour stigmatiser la pensée magique des autres peuples, et qui servirent de fondement aux théories psychologiques sur le comportement des foules occidentales, censées incarner l'irrationalité. Face à l'arrivée massive d'immigrants dans les villes à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il s'agissait de démarquer ces foules des individus instruits et rationnels.

P. L.

(1) Hadley Cantril, *The Invasion from Mars. A Study in the Psychology of Panic*, Princeton University Press, 1940.

1951. Traduction française de plusieurs livres sur les extraterrestres. L'astrophysicien français Evry Schatzman les dénonce dans *L'Education nationale* et *La Pensée*. Il associe science-fiction, soucoupes volantes et impérialisme américain.

1952. Vague d'observations de soucoupes volantes aux Etats-Unis. Conférence de presse de l'armée de l'air pour calmer l'opinion.

1952-1961. Des groupes d'enquêteurs amateurs se développent et fondent des revues. Aux Etats-Unis : Aerial Phenomena Research Organization (APRO), National Investigations Committee on Aerial Phenomena (Nicap) ; en France : Groupe d'étude des phénomènes aériens (GEPA), Ouranos, Lumières dans la nuit...

1953. Organisée par la Central Intelligence Agency (CIA) avec des militaires et des scientifiques, une conférence secrète élabore une politique de *debunking* (« démythification ») afin de réduire l'intérêt pour les soucoupes. Sortie sur les écrans de *La Guerre des mondes*, de Byron Haskin.

1954. Vague d'observations de soucoupes volantes en France. Le psychiatre Georges Heuyer fait une communication à l'Académie de médecine sur la « psychose des soucoupes volantes ».

1955. Popularisation de l'expression *little green man* (« petit homme vert ») à la suite de l'observation de pilotes de soucoupes dans le Kentucky.

1958. Carl Gustav Jung publie *Un mythe moderne*.

1960. Projet Ozma, premier programme d'écoute de signaux radio extraterrestres.

1961. Robert Heinlein, *Stranger in a Strange Land* (En terre étrangère), histoire d'un humain qui a grandi sur Mars. Le roman devient la bible du mouvement hippie.

1965. Annonce par l'agence Tass de la détection de signaux extraterrestres par trois radioastronomes soviétiques. La sonde Mariner-4 dévoile le sol de Mars ; déception, il n'y a pas de canaux.

1967. Série télévisée « Les envahisseurs », avec Roy Thinnes (David Vincent).

1969. Rapport d'Edward U. Condon, de l'université du Colorado, commandité par l'US Air Force.

De la science-fiction comme laboratoire métaphysique

PAR SERGE LEHMAN *

1973. Mammouth photographique sous la surface de Mars.

1977. Lancement de la sonde Pioneer-10, avec un message à l'intention des extraterrestres. Le Centre national d'études spatiales (CNES) français publie une étude statistique portant sur mille ans d'observations d'événements.

1979. Envoi de la sonde Pioneer-11, porteur d'un message cosmique.

16 novembre 1974. Un signal destiné à d'éventuels civilisations lointaines est envoyé depuis le radiotélescope d'Arecibo en direction de l'étoile géométrique M13.

1977. Découverte d'un signal radio non identifié par le radiotélescope de l'université d'Ohio. Le CNES lance le Groupe d'étude des phénomènes astronomiques non identifiés (Gepan). L'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN) recommande l'étude des ondes. Lancement des sondes Voyager-1 et 2, comportant un disque miniature à l'attention des extraterrestres (lire « L'envoi d'un message » page 13).

1978. Retransmission de la mission type du Space Shuttle, premier film à mettre en scène la « culture télévisuelle ».

1980. Premier livre sur l'affaire de Roswell, crash d'un objet non identifié au Nouveau-Mexique en 1947.

1982. Communication de l'Union astronomique internationale consacrée à la recherche d'une intelligence extraterrestre.

1989-1990. Vague du mystère des triangles aériens de la Belgique.

9 novembre 1990. Survival de la France par une « flottille » d'ovnis.

1993. Série télévisée « X-Files ».

1995. Film de l'espionnage d'un extraterrestre à Roswell, d'un ovni d'un gros cratère. Découverte d'un phénomène télévisuel.

1996. Découverte d'une possible forme de vie dans une météorite martienne ALH 84001.

1999. Lancement du projet SETI@home, qui permet aux internautes de participer à l'analyse des signaux radio reçus par le radiotélescope d'Arecibo.

2004. Voyager-1 est le premier objet conçu par l'homme à sortir du Système solaire.

2007. Le CNES publie sur Internet les trente années d'archives du Gepan.

Considérer comme certaines des hypothèses scientifiques, et en déduire toutes les conséquences

Ce passage ne met pas seulement en lumière la chute littéraire et intellectuelle d'un genre appelé à s'épanouir ; il souligne aussi le statut ambigu des objets dont la science-fiction a fait son ordinaire. Car si nul ne discute plus la validité extrême de l'hypothèse de recherche scientifique — c'est le sujet d'une discipline, l'exobiologie —, il n'en a pas été de même tout au long du XX^e siècle. Contre la logique, cette idée a été tournée en ridicule, reléguée au rang de chimère n'ayant place ni dans la science, ni dans la littérature, alors que toutes les données requises pour l'apprécier correctement étaient déjà disponibles, hormis l'existence certifiée de planètes extraterrestres. Pour comprendre ce paradoxe, il faut procéder à un « saut existentiel » : passer d'une image restreinte de la science-fiction à une formulation plus générale.

L'image restreinte est bien connue : c'est celle d'un genre né au début du XX^e siècle dans cinq pays (Royaume-Uni, France, Allemagne, Russie, États-Unis) à partir d'une poi-

* Historien et scénariste, auteur notamment des ouvrages *La Haute-Lain* et *Les secrets du monde* (Denoël), *Pierres*, *2008*, et *Renner sur l'horizon*, une anthologie de nouvelles françaises inédites à paraître en octobre 2009 dans la même édition.

gnée d'œuvres fondatrices signées Edgar Allan Poe, Jules Verne, J.H. Romy, ainsi qu'Arthur Conan Doyle, Kurd Lawitz, Herbert George Wells, Konstantin Tsiolkovski et Edgar Rice Burroughs (lire l'encadré page 15). Les Britanniques ont créé autour de Wells l'école de la science-fiction romanesque. Remanié en 1909 sous l'appellation de « merveilleux scientifique ». Et ce n'est que dix-sept ans plus tard que le premier éditeur spécialisé américain, Hugo Gernsback, inventa la catégorie commerciale correspondante, passant entre 1926 et 1929 de *scientifiction* à *science fiction*, qui ne signifie rien d'autre que « fiction scientifique ». Le triomphe de la culture populaire américaine après la seconde guerre mondiale, la découverte rétrospective des *pulp magazines* (2) et des premières traductions de Isaac Asimov, A.E. Van Vogt et Ray Bradbury (qui ont tous deux écrit entre 1939 et 1945) ont imposé le label de Gernsback à l'échelle mondiale, effaçant au passage le souvenir des écoles européennes, ce qui constitue en soi une énigme historique intéressante (3).

Protégé par les collections spécialisées comme une culture expérimentale mise en œuvre, le genre a progressivement gagné en cohérence tout en se diffusant dans tous les champs de l'expression. Pourtant, il n'a jamais obtenu le statut littéraire que voulait lui donner Remanié, spécialement en France, où la critique n'est, à cet égard, que deux attitudes types : le mépris et le dédain.

Mais la science-fiction est bien autre chose qu'une étiopie éditoriale. Dans sa formation générale, elle représente un phénomène culturel de grande envergure dont les manifestations ont dès l'origine débordé la fiction pour s'étendre à des domaines aussi divers que l'urbanisme, la philosophie, la religion, et tout le spectre des sciences. Pour ne prendre qu'une poignée d'exemples récents, les projets futuristes du Grand Paris, les travaux des comités d'éthique sur l'automatisation de l'homme par manipulations génétiques — tout ce qu'on appelle le « post-humain » —, l'envoi de la sonde Huygens sur Titan en 1997 ou l'annonce (fautive) par la secte Raël d'un clonage humain réussi en 2002 sont autant de mises en œuvre, concrètes ou dérivées, de la procédure d'extrapolation décrite plus haut : admettre comme certaines des hypothèses scientifiques, et en déduire les conséquences. Cette procédure est le principe actif de la science-fiction. Elle traduit une certaine disposition intellectuelle, un goût pour la pensée spéculative et l'exploration jusqu'au bout des hypothèses dont Renani, en poésie, a donné dans son article une autre formulation, moins rigoureuse mais plus frappante : « L'avenir d'une science possible jusqu'à la merveille ou d'une merveille envisagée scientifiquement. »

Le paradoxe, c'est qu'on peut décrire dans ces termes aussi bien des entreprises rationnelles telles que la conquête spatiale, la construction du réseau Internet (deux chantiers dont les métaphores fondatrices, le vocabulaire, les objectifs et les images mythologiques ont été forgés par la science-

fiction), ou même le projet réagencé de « guerre des étoiles » (4), que des domaines infiniment plus flous, parfois suspects et, dans certains cas, dangereux, comme le spiritisme, la quête de l'Atlantide, la recherche sur les pouvoirs parapsychiques ou les objets volants non identifiés (ovnis).

Deux lignes de démarcation permettent cependant de ne pas se perdre dans ces ambiguïtés. La première, visible sur la couverture même des livres, est celle qui sépare la fiction du document. Cette distinction pourtant évidente a fait l'objet d'une confusion systématique de la part de la critique non



Illustration de la couverture de la revue *Startling Stories*.

spécialisée, qui a, trop souvent, tout traité sur un pied d'égalité (dane tout mépris) au motif que les sujets étaient les mêmes. La seconde est celle des résultats. Il y a un siècle, les prétentions du spiritisme ou du rationalisme, la possibilité d'une très ancienne civilisation martienne ou celle de pouvoirs parapsychiques constatables en laboratoire n'avaient rien de risible, compte tenu des savoirs et des pratiques de l'époque. Ce n'est plus le cas aujourd'hui même si, dans certains cas, il reste des zones d'ombre à éclaircir. À l'inverse, nul n'envisageait sérieusement d'envoyer des hommes dans l'espace, hormis les pères fondateurs de la science-fiction. L'histoire a fait un tri, peut-être provisoire, entre les hypothèses fertiles et les rêveries.

Sous sa forme romanesque, la science-fiction (SF) apparaît aussi, aux yeux du grand public, comme une variété éditoriale mineure, parfois synonyme de « grotesque » ou « châtiment », qui, un siècle après son apparition, ne mériterait pas une ligne dans les manuels d'histoire littéraire. Mais, sous sa forme la plus générale, elle a irrigué des pans entiers de la culture contemporaine, créé des croyances durables, fixé des projets à l'échelle des civilisations et contribué à leur mise en œuvre. Comment articuler deux plans aussi contradictoires ?

La « singularité », cette inexorable convergence de toutes les technologies

DANS UN ESSAI intitulé *Fictions philosophiques et science-fiction* (Actes Sud, 1990), le philosophe Guy Lardreau a levé une partie du voile en observant que la SF, avant le XX^e siècle, était un véritable monopole sur la métaphysique, cette discipline reine de la pensée occidentale, de la religion et de l'art mais considérée, après Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud, comme un sujet clos. Et de fait, obsédée par le ciel, toujours soucieuse de formaliser de nouvelles hypothèses sur la nature de l'espace, du temps et de la réalité, basée sur l'immortalité et prodigue en surhommes comme en entités géantes, la science-fiction a été seule, pendant cent ans, à poser ces questions considérées partout ailleurs comme des archaïsmes. Elle l'a fait sous une forme propre — en proposant une esthétique — et dans une perspective concrète, sachant qu'un jour la technoscience finirait par les réaliser.

Ce qui est précisément en train de se produire : que sont le post-humain, le cybermonde, le contact avec une civilisation extraterrestre sans la reformulation de ces très anciennes questions ? Renani le pressentait dès 1909 : « La métaphysique scientifique nous découvre l'espace incommensurable à explorer en dehors de notre bien-être immédiat ; il dégage sans cesse de l'écueil de la science la pensée d'un monde domestique et tout sentiment d'indifférence à l'égard de la vie, hors de nos limites, ».

Si l'analyse de Lardreau est juste, elle pourrait expliquer pourquoi la haute culture a refusé de jeter le sort que lui a réservé la science-fiction : elle lui sous-entendait comme des régressions, des paralogismes ou, pis, des sujets folkloriques recouverts d'un vernis de scientificité. La vie extraterrestre, spécialement — thème fétide du genre pendant près de huit décennies — a dû ressembler, pour les penseurs de l'Occident postmoderne et postchrétien, à un retour par la petite porte des anges et des démons. Ironie de l'histoire, ce thème a fini par recevoir une qualification scientifique et mobiliser à plein temps des milliers de chercheurs. L'« objet victorien » ne

l'était nullement, et la science-fiction était bien ici de la science révolutionnaire.

Ce mouvement a pour double conséquence la perte de charge fantasmagorique associée au sujet et la relative désolécité dont il souffre aujourd'hui chez les auteurs, tout comme le thème du monde futur, autre terrain de jeu séculaire : « en que la science passe au train de ses vérifications, presque toujours, au contact avec l'adversité radicale qui est la promesse de la métaphysique comme de la science-fiction. Mais le genre a tout de suite compris et définit par deux contre-mesures. Puisque l'avenir paraît bouché, la pensée spéculative se retourne et s'attaque au passé en multipliant les scénarios, c'est-à-dire les histoires alternatives qui explorent ce qui se serait passé si... » et forment aujourd'hui une constellation de mondes imaginaires aussi riche que les univers galactiques jadis rêvés par les romanciers de l'âge d'or. Le Maître du Haut Château, de Philip K. Dick, situe dans un monde hypothétique où l'Axis a gagné la seconde guerre mondiale, et *Roma Eterna*, de Robert Silverberg, dont le titre se passe d'explication, en sont deux exemples récents.

La deuxième contre-mesure est encore plus spectaculaire puisqu'elle fait de l'uniformité apparente de l'avenir la source d'une nouvelle promesse. On la doit à l'auteur et mathématicien Vernor Vinge, qui lui a aussi donné son nom : la « singularité ». Elle prévoit la convergence inexorable de toutes les technologies actuelles dans les prochaines décennies et l'émergence, à leur point d'intersection, d'une superintelligence artificielle dont l'existence modifierait toute pensée prospective — quand les fondations mêmes de l'humanité telle que nous la connaissons — la mortalité, l'individualité, la famille et la dépendance au milieu — sont remises en cause, il est vain de conjecturer sur le monde ultérieur. Ainsi, les sciences et technologies, au lieu de « tuer le futur » par désenchantement, comme elles semblent le faire aujourd'hui, deviennent la matrice d'un événement métaphysique d'une envergure inédite et ouvrent la possibilité d'une nouvelle aventure pour le genre humain. En France, c'est Michel Houellebecq qui a donné, dans *Les Particules élémentaires*, l'image la plus connue de cette prophétie.

Résurgence du thème de la fin des temps ou science involontaire, appelée encore une fois à se réaliser ? Pris à la gorge entre la prolifération de passés imaginaires et l'absence d'une transformation majeure à l'horizon du prochain demi-siècle, notre époque est peut-être en train d'élaborer, dans la douleur, les linéaments d'une pensée nouvelle.

SERGE LEHMAN.

(1) Maurice Renani, *La Science-fiction*, 6^e Paris, octobre 1909. Reédité dans *Maurice Renani, romans et autres fragments*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1996.

(2) Journaux consacrés au monde de la SF, du XIX^e siècle qui publiaient notamment des histoires fantastiques ou de science-fiction.

(3) Pour la France, le nombre de titres de science-fiction publiés entre 1863 (édition des *Voyages extraordinaires*) et 1950 (début des industries audiovisuelles) est évalué à trois mille. Le premier prix Goncourt fut attribué à l'un d'eux en 1903 (*Uchronie*, de Jules Verne). La première collection de livres de SF au genre fut éditée par les Éditions de la Bibliothèque de la Pléiade, créée en 1933. Transposée dans le domaine du roman policier, cette tradition perdure à l'heure de la Haute-Lain, Reunite, Asimov, Laffont et Magnan. Les *Les Mondes perdus* de l'expédition française, *Le Monde diplomatique*, juillet 1999.

(4) Les Nations Unies, « Quand "La Guerre des étoiles" devient réalité », *Le Monde diplomatique*, juillet 1999.



Illustration de la couverture de la revue *Startling Stories*.

Les pères fondateurs

EN PUBLIANT, dans la presse américaine du milieu du XIX^e siècle, des récits d'immigration ambigus, accordant une grande place à la technique et parfois présentant comme des reportages (en particulier *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, Edgar Allan Poe (1809-1849) inventa ce qui deviendra par la suite la science-fiction. Jules Verne (1828-1905) s'en inspire directement pour sa série des *Voyages extraordinaires*, qui commence en 1863. Vingt-cinq ans plus tard, J.H. Romy (1856-1940) est le auteur d'un second courant, plus apte à la spéculation à longue portée jusqu'à l'intégration à la fois aux origines de l'être humain et à sa disparition éventuelle. Cette tension unit ses récits les plus connus : *La Guerre du feu* (1901) et *Le Mort de la Terre* (1910). Elle caractérise aussi l'œuvre de Herbert George Wells (1866-1946), qui commença en 1895 avec *La Machine à vapeur* (1895-1930), créateur de *Shirlock Holmes*, s'intéressa lui aussi au genre narratif avec des récits aussi célèbres que *La Machine à vapeur* (1912). Mais, très vite, c'est l'exploration spatiale qui en devient le thème dominant. On le doit à Konstantine Tsiolkovski (1857-1935), qui jeta, à partir de 1887, les bases de l'astronautique à venir (en particulier la

théorie des propulseurs à réaction) à travers une série de textes dont quelques-uns sont de la science-fiction pure. L'écrivain et philosophe Kurd Lasswitz (1848-1910) joue un rôle similaire en Allemagne avec son roman *Auf zwei Planeten* (1895), dont l'influence inspira, dès les années 1930, Hermann Oberth et Werner von Braun dans la conception des premiers missiles, puis du programme spatial moderne de l'après-guerre. Aux États-Unis, c'est le créateur de Tarzan, Edgar Rice Burroughs (1875-1950), qui donne au genre l'un de ses premiers grands héros-archétypes dans le cycle de *John Carter* (1912-1943).

S. L.

Et Dieu, dans tout cela ?

Quels rapports les religions du Livre entretiennent-elles avec les extraterrestres ?

Chez les chrétiens.

Dans un entretien intitulé « L'extraterrestre, mon frère... », publié par *L'Observateur Romano* en mai 2008, José Gabriel Funes, directeur de l'Observatoire du Vatican, expliquait qu'il pouvait très bien « y avoir d'autres êtres, même des êtres intelligents, créés par Dieu » sur d'autres planètes, « car nous ne pouvons pas limiter la liberté créatrice de Dieu ». Le journaliste astronomique assurait que ces extraterrestres n'auraient pas reçu Jésus-Christ car « son incarnation est un événement unique qui ne peut être répété ». Mais il aurait sûrement disposé aussi de la « merveille divine ». Se disant convaincu que la théorie du Big Bang sur les origines du monde est la plus crédible scientifiquement, Funes exprimait néanmoins que elle est tout à fait compatible avec l'existence de Dieu.

Chez les musulmans.

La question de l'existence des extraterrestres ne semble pas faire problème (1). Le Coran note qu'Allah est « le Seigneur des mondes » (aux pluriels), et plusieurs passages font référence à des êtres vivants sur la terre et dans les cieux. « Allah, qui a créé tout ce qui est et tout ce qui n'est pas, entre eux, (aux

commandements descend » (Al-Talaq « le divorce », 12). Et : « Poursuis les preuves de la création des cieux et de la terre et des êtres vivants qu'il y a disséminés. Il en a autre le pouvoir de les réunir quand il voudra » (Al-Sura, « la consultation », 29). Ou encore : « Et c'est devant Allah que se prosternent tous les êtres vivants des cieux et sur la terre, ainsi que les anges qui ne s'enflent pas d'orgueil » (Al-Nahl, « les abeilles », 49).

Dans le judaïsme. Les rabbins diffèrent dans leur point de vue. Sur le site Cheshed (2), le Rav Elie Kabon précise que la question des extraterrestres n'est pas une question de foi, mais une question de science. Il ne faut pas confondre les choses possibles dont nous ne savons rien, avec ce qui est certain, éternel, non ? Il ne faut pas confondre les choses possibles dont nous ne savons rien, avec ce qui est certain, éternel, non ? Il ne faut pas confondre les choses possibles dont nous ne savons rien, avec ce qui est certain, éternel, non ?

A. G.

(1) Pour un débat sur le sujet voir un site français, cf. www.les-mondes.com/2008/02/20/les-extraterrestres-sont-ils-reels/.

(2) www.cheshed.org.

Rencontres du rock et des mystères du troisième type

PAR EVELYNE PIERILLER *

UN JOURNALISTE affublé d'un coupet et d'un imperméable en plastique s'approche de Jimi Hendrix. « Je suis du New York Times », lui dit-il. Hendrix lui sourit d'un air fatigué, et répond : « Enchanté. Moi, je suis de Mars (1) ». La plaisanterie énonce à sa façon une certaine vérité. Pendant la quinzaine d'années des premières grandes expéditions spatiales, le rock (et apparent) rêve de « contact » et de plongées interstellaires, vibre entre mysticisme et rigolade, vision intérieure bouleversée et fantasme galactique. Rien de franchement surprenant : se concentrer la le rapport, double et duel, que les humains de nos occidentales rêpent entretenirment généralement avec les mystères des cieux. Mais le rock exagère. Il élève et simplifie, dramatise et ironise. Et les « rencontres du troisième type » deviennent autant de mises en cause ou de mises en boîte du simple Terrien. Cosmocomics (2)...

Pour tout dire, la musique a traditionnellement partie liée avec la représentation du cosmos. Les vastes champs de l'espace

ont souvent chanté, même si seuls les élus pouvaient espérer en percevoir l'écho sonore. Déjà au VI^e siècle avant notre ère, Pythagore affirmait que les astres en rotation autour de la Terre immobile jouaient une gamme complète, en harmonie parfaite. Il inventait la « musique des sphères », qui hanta longtemps les rêveurs. Sensiblement plus tard, c'est l'immatérielle, l'ineffable voix des anges qui se déploie dans ces mêmes zones. Il est clair que rien n'était plus flatteur pour les musiciens, ni plus exigeant. Quelque chose de la féternité, une trace de divinité se trouvait en puissance dans la musique. Les sphères harmonieuses et les anges chantant lentement s'estompent dans notre imaginaire, la musique demeure une voie royale vers l'infini.

Dans les années 1960-1970, le ciel change. Il bourdonne de Spoutnik. Les humains sont prêts à gambader dans les étoiles, les rockers méditent. Que va-on chercher, que va-t-on trouver dans le Grand Ailleurs ? L'extraterrestre, celui qu'on nomme en anglais l'alien, l'étranger, si proche de l'aliéné, sera-t-il fondamentalement différent de l'espèce humaine, ou connaîtra-t-il lui aussi la mélancolie ? En 1969, alors qu'on marche sur la Lune, et qu'avec 2001 l'Odyssée de l'espace Stanley Kubrick annonce qu'une nouvelle mutation attend l'homme, David Bowie invente le Major Tom, un cosmonaute qui préfère ne pas revenir sur Terre, avant de s'incar-



ner, flamboyant et fragile, en Ziggy Stardust, ce Ziggy « poussière d'étoiles », tout en lamé et pléthore de bijoux, un cercle doré au milieu du front, accompagné de ses araignées de Mars (3). Ziggy est un oïlien au cube : extraterrestre, rock star et

certaines frontières : celles qui séparent la normalité de l'anormalité, le masculin du féminin... Ziggy connaît un succès foudroyant. Et une trentaine d'années plus tard, il est toujours le héros-héros de la « différence », blessé et triomphant.

L'écrit spatial permet d'interroger, interpellant, la place même de l'homme dans l'univers. Déjà la musique hippie subit les attentions d'une religiosité molle, qui se fixera en clichés irradiant la naïveté, clochettes et blasons d'encens, odes à l'amour universel et au Soleil... On entreprend de « se brancher » sur les vibrations cosmiques, notamment par l'usage de drogues hallucinogènes. Dès 1967, la comédie musicale *Hair* chante l'ère du Verseau — ah, Aquarius — mais il est bien alors question d'accéder à un niveau supérieur de perception, à une spiritualité plus vaste, la floraison de gourdous et de somnolences indiennes se conjugue encore à la quête, certes floue mais obstinée, d'une émancipation collective par une culture alter-native.

Pour que soit donnée forme à la rencontre expérientielle du microcosme et du macrocosme, il faudra attendre l'apparition des « musiques planétaires » au début des années 1970, pour l'essentiel, concomitantes d'un certain reflux de l'espérance politique. Les nouveaux instru-

ments s'y prêtent : des claviers électriques aux pédales d'effets, tout est en place pour les distorsions et harmonies des tripes initiatiques : l'électronique se mêle fréquemment à l'éclectisme, et imite à la trace, à l'excès, au vers pur, les termes, la « sortie de soi ». Déjà les Britanniques Pink Floyd et Soft Machine avaient initié des visions et défilés stellaires. L'imagination nouvelle offre par les aventures galactiques avait suscité une musique toujours plus libre et aventureuse. Mais c'est principalement avec des groupes allemands, comme Tangerine Dream, Car, que le space rock affirme son identité.

L'homme, surtout dans sa version regrettablement occidentale, doit entendre l'appel du cosmos, et travailler à sa déperdition de ce qui l'enferme dans son petit ego. La musique l'aide à accomplir le voyage, qui conduit à l'ouverture du « moi », au verger de la communion astrale. Ce courant, complexe, diffus, auquel on peut rattacher notamment musique répétitive et certaines œuvres du jazz-rock, va connaître un succès quasi-planétaire, du moins dans ses manifestations les moins radicales : Jean-Michel Jarre et son *Oxygène* éblouissent les supermarchés. Le cinéma apprécie également ces sonorités électro-cosmiques, rapport de synthétiseurs et ondes en boucle (4), qui se dégradent bientôt en musique New Age, le rock-Vallum.

A l'instar de ces quelques exemples, l'imagerie rock né dans le sillage des

Mais l'odyssée de l'espace suscite aussi de robotisés témoignages de mauvais esprit. Dans le hard-rock (et apparent), imagerie et noms de scène puisent souvent aux sources d'un « cosmokitch » outrageusement parodique (mais, c'est en anglais parfois dans le sérieux) des *Soldats de Hypocrite* à l'album *Zildid* des Omnicides, de Devin Townsend, en passant par UFO et Kiss, entre tant d'autres. L'alien se fait potache ou initiateur d'écotériques déchaînées. Dans une autre veine, l'insaisissable *Rocky Horror Picture Show*, qui décline en comédie musicale une version revue et très corrigée de Frankenstein, transforme la rencontre du rock avec les mystères de l'espace en célébration blaséuse des forces du désir. L'extraterrestre est ici un charmant transsexuel qui va s'employer, avant d'être rapplé sur sa planète d'origine, à guider sur les chemins de la libération, sexuelle et autres, un jeune couple d'Américains intégralement moyens, tout en capitulant, sa création, un ravissant éphémère. Ce personnage nommé Frank N. Furter embrouille les modèles et sème un heureux désordre : tous les clichés sont bannis, déconstruits, la rencontre a eu lieu, restent les complications de la vie, y compris dans l'Outer Space. En reste le rock and roll (5).

A l'instar de ces quelques exemples, l'imagerie rock né dans le sillage des

fusées et cosmonautes n'a guère fait qu'accentuer certains thèmes présents dans l'air juvénile du temps, porté au questionnement des limites. Mais la musique, la scène qui en naissent seront, elles, remarquablement singulières et parfois bouleversantes. Car c'est la conviction que l'homme n'a pas fini d'accomplir son humanité qui alors se déploie. Extraterrestres et étoiles sont en nous : à la musique de nous faire entendre leur appel à une intime révolution. Ziggy plays guitar...

EVELYNE PIERILLER.

(1) Cité par Nick Cohen et Guy Peirlant, *Rock Drame*, Albin Michel, Paris, 2008.

(2) Reproduction en français de *Alain Corbin*, qui publie en 1984 un essai de histoire de sciences, *Le Cosmos*, et de *Alain Corbin*, sans en être, sans en être de son (traduction de Jean Tournier).

(3) David Bowie, *Space Oddity*, Philips, 1969. *The Man Who Fell to Earth* est le film de Bowie, *The Man Who Fell to Earth*, un film de Nicolas Roeg, le rôle d'un extraterrestre s'incarne par les humains, et singulier, il émettent que les humains la « normalité » (il s'agit de la même planète de Walter Tevis).

(4) C'est en type de musique qui est beaucoup utilisé dans les films de science-fiction... Mais Werner Herzog dans *Les yeux de l'océan*, pour la musique d'*Agony*, la scène de l'océan (1972).

(5) En 1996, les temps ont bien changé. Dans *Music America*, le film réalisé par Tim Burton, la musique est qui témoigne des efforts martiens humains, c'est le voix d'un chanteur de country rock, Ray Charles.